

## Peur panique en forêt

Bien qu'il fit encore clair, le soir venait. J'avais à peine parcouru quelques centaines de mètres, en tâchant de me repérer, que la lumière faiblit. Une sorte de buée diaphane s'éleva du sol. Des gloussements subtils, des bruits vagues, toute espèce d'allées et venues silencieuses, de glissements fugaces, de foulées énigmatiques, de frôlements suspects, m'entouraient. Une fraîcheur soudaine remplaçait la demi-chaleur du jour et lorsque inopinément je heurtais du pied quelque morceau de bois mort, j'avais la sensation de marcher sur je ne savais quel corps visqueux dont le contact me répugnait. Je finis par n'y plus tenir et j'appelai. Personne ne répondit. Les mains en porte-voix, je criai de nouveau sans obtenir d'autre résultat que le tressaillement brusque d'une ombre fantomatique dans un fourré. Subrepticement, un lièvre roux quitta les ronces où il s'était gîté à l'aube. Ses pattes arrière longues et solides comme des ressorts d'acier, le projetèrent d'une détente sèche à quelques pas de sa cachette. Par des sauts saccadés et prudents dans la lumière bleu pâle, veloutée et caressante de cette soirée bucolique, il descendit vers ses lieux de sortie familiers. Il se divertissait dans le clair-obscur, bondissant de touffe en touffe, et de temps à autres, tondait un faisceau d'herbes émeraude. Je me mis brusquement à courir sans calculer où me portaient mes pas en direction d'un quelconque halo salvateur.

D'après Louis Pergaud et Francis Carco